JOAN ROCH

ULTRA ORDINAIRE 2

ODYSSÉE D'UN COUREUR

TABLE **DES** MATIÈRES

Partie 1 — Prendre le large 11
1er avril 2019 — « T'as pas le droit d'être là ! » 12
21 avril 2019 — « Cours-tu encore ? » 22
25 avril 2019 — Pad thaï et union moribonde 32
19 mai 2019 — Barbe Noire 36
28 juillet 2019 — Le prince des Caraïbes 42
7 septembre 2019 — *The Clown Prince of Trail* 54
7 octobre 2019 — Le prince du Bigfoot 64
28 mars 2020 — La pandémie vue du ciel 70
27 mai 2020 — Moab 240 *in se7en days* 78
22 juin 2020 — Lettre à Candice et Krystal 82

Partie 2 — À la dérive 93
3 janvier 2019 — Athéna 94
22 janvier 2016 — Hong Kong 100 100
14 mai 2016 – Ultra-Trail Australia 108
3 janvier 2019 — Calypso 112
14 mai 2016 — Plus jamais ça 114
3 janvier 2019 — Polyphème 120
7 octobre 2017 — Bromont Ultra 126
3 janvier 2019 — Phobos 130
18 juin 2015 — Hermès 138
3 janvier 2019 — Déimos 144

Partie 3 — Rentrer au port 151
15 juillet 2020 — Genèse 154
4 août 2020 — Cap à l'ouest 164
5 août 2020 — Hier 172
6 août 2020 — Gros-Morne 180
9 août 2020 — *The Elephant Man* 188
10 août 2020 — Hospitalité 196
11 août 2020 — Marcher sur le feu 214
15 août 2020 — Talon-fesse 222
19 août 2020 — Heureux qui, comme Ulysse… 236
2 septembre 2020 — Hommage à Homère 244

Remerciements 251

Partie 1

PRENDRE LE LARGE

1er AVRIL 2019 —

« T'AS PAS LE DROIT D'ÊTRE LÀ ! »

Les deux pieds dans la neige, mon bras étendu loin du corps, comme si cela changeait quelque chose, comme si ma carcasse de mortel en short faisait véritablement écran aux divinités électroniques qui nous scrutent, j'attends que ma montre recouvre la raison. Elle a de quoi être déboussolée après des années passées au fond d'une boîte de déménagement, relique d'une époque victorieuse où je courais loin et bien, prenant d'assaut montagnes et territoires sauvages armé d'une paire de jambes bien fermes et d'un mental de bronze.

Comme les choses changent vite parfois.

La neige fondue pénètre dans mes chaussures trouées, le froid s'insinue en moi. Ma montre ne s'y retrouve toujours pas. Ce n'était déjà pas une mince affaire de la ramener à la vie. Dénicher la bonne boîte, en sortir la montre, remettre la main sur le chargeur, puis, enfin, la brancher. Au contact des électrodes, elle émet un petit cri métallique. Entendu des milliers de fois auparavant, celui-ci me projette quelques années en arrière, le long d'une courbe kilométrique devenue soudain horizontale. Inerte.

L'écran s'allume enfin, les cristaux liquides s'organisent et dessinent des chiffres en total désaccord avec le présent. Les minutes, les heures ne sont pas justes. Pis, la date elle-même est une fiction, jusqu'à l'année qui est en retard d'au moins une révolution sidérale.

Le poids de la montre à mon poignet me dérange. Et j'ai oublié à quoi servent les boutons. Après quelques tâtonnements, j'ai tout de même trouvé la bonne séquence, celle qui fera de nouveau de moi un vrai coureur, dont les pas seront

comptabilisés électroniquement. Mais depuis, j'attends. Les flocons descendent presque à regret, certains se posent sur ma barbe odysséenne et patientent avec moi. Tel un sémaphore planté sur le trottoir, les yeux rivés sur le cadran, je commence à grelotter, mais je ne peux pas bouger, pas encore.

Dix minutes et toujours rien. La table des orbites stockée dans ma montre date de l'Antiquité et l'alignement des astronefs fait défaut. Pour moi, comme pour ma montre, naviguer pour revenir à mes racines après des années d'errance est une épreuve en soi.

« Bip-di-bip », fait ma montre.

Ça y est, mon poignet est à nouveau doté de coordonnées GPS. C'est la belle Anne qui va être agréablement surprise puisque c'est elle, il y a quelques mois, qui m'a suggéré d'effectuer un tel retour. Ce geste, l'air de rien, est hautement symbolique. J'ai repris la course dans l'ombre depuis un bon moment déjà, sournoisement presque. Les preuves de mes déplacements pédestres étaient uniquement photographiques. Pas de griffure rouge sur carte virtuelle. Aucune statistique non plus.

Sans blague, c'est aujourd'hui, en ce 1er avril 2019, que je refais surface. Montréal, me voilà !

— LA PISTE EST FERMÉE AUX PIÉTONS ET AUX CYCLISTES ! T'AS PAS LE DROIT D'ÊTRE LÀ ! T'AS COMPRIS ?

Ce n'est pas l'enthousiasme qui manque, mais le ton n'est pas celui auquel je m'attendais. Non, ce n'est pas un poisson d'avril. En ce premier du mois, le fleuve n'est plus gelé, sa

banquise ayant été démolie par les brise-glace quelques jours plus tôt. Alors, plutôt que de traverser le domaine des amateurs de pêche blanche qui se cache à 50 m sous le tablier du pont Jacques-Cartier, je n'ai d'autre choix que d'affronter l'ire des sbires de la police provinciale.

En parlant de poisson, j'ai fini par apprendre, en discutant avec ces messieurs — les pêcheurs, pas les policiers —, que c'est le doré jaune qui s'égaye sous mes pieds quand je foule, parfois à grand-peine, les glaces du fleuve. Non content de faire irruption en short dans l'impassible quiétude des pêcheurs, je perce parfois l'armure scintillante qui couvre les eaux laurentiennes.

D'ailleurs, cet hiver-ci est particulièrement féroce. Selon ces messieurs — toujours les pêcheurs, évidemment —, cela faisait au moins 15 ans que le fleuve n'avait pas gelé autant. Quand on le regarde de la rive, il semblerait possible de traverser de Longueuil jusqu'aux pieds des montagnes russes de l'île Sainte-Hélène sans se mouiller les pieds, presque 500 m pour quiconque oserait fouler ce pont de glace naturel. Mais, non, je ne tenterai pas cette courte balade, car, sous le chaos des blocs figés par le « surgel », file un courant que seuls les animaux aquatiques sont en mesure de trouver agréable. Sans compter que la perspective de me faire broyer entre des icebergs de plusieurs tonnes ne m'attire guère.

Mais revenons à cet épisode précis où j'ai bien involontairement exhibé mes pieds aux poissons. Et, curieusement, c'était pour échapper à la police que j'ai risqué les engelures.

C'était tout juste deux mois plus tôt, au plus froid de l'hiver. Cette journée-là, je travaillais de la maison en attendant de me rendre, vers midi, à l'enregistrement d'un balado à la grande tour de Radio-Canada, le diffuseur public national. Classe. Un balado de course à pied, évidemment, dans lequel j'allais parler de mes traversées hivernales armé d'un short et d'un

coupe-vent. Réputation à sauvegarder oblige, je me suis rendu au studio d'enregistrement en courant. En short. En plein blizzard. Sur ma route, inévitablement, le pont Jacques-Cartier et sa piste cyclable fermée dès que la météo s'enrhume. Bah, pour la énième fois, je me glisse sur le côté des grilles pour ensuite me faufiler dans les angles que je crois morts des caméras de surveillance et atteindre l'autre rive, où je me retrouve nez à nez avec une voiture de police. Indifférent, l'agent ne bouge pas un gyrophare pour m'avertir. Cool. Peu après, j'entre dans les locaux de Radio-Canada, faisant tourner quelques têtes pour cause de nudité hors saison. Néanmoins, avant l'interview, je prends le temps de me changer pour être présentable, mais aussi pour ne pas trembler de froid au micro à cause de mes vêtements humides.

« Il existe un certain plaisir à voir quelqu'un traverser l'enfer presque nu. »

Prophétique Jean-Philippe Wauthier, animateur et coureur douillet autodéclaré.

Une fois notre discussion enregistrée, mon plan était d'effectuer à rebours le parcours qui m'avait mené ici. Je quitte mes habits de ville pour remettre mon contradictoire Lycra et m'élance vers la structure métallique qui me conduira en ligne directe chez moi, où je finirai ma journée de télétravail. Mais cela ne sera pas. Alors que j'enjambe la première clôture, ce sont sirène et gyrophares qui m'interrompent. Ce policier, qui n'a rien à faire en dehors des heures de pointe, traverse avec sa voiture les trois voies de circulation et s'immobilise à mes côtés. Sincèrement désolé, il m'informe :

— Non, tu ne peux pas passer. Désolé. Le pont est fermé. Désolé. Ils sont très stricts sur ce point. Désolé. Je n'ai pas le choix, je suis tout en bas de l'échelle. Désolé.

Bref, lui, personnellement, il s'en cogne, mais non, je ne peux pas passer.

Je lui demande tout de même ce qui arrive si je traverse… et il m'indique que la contravention m'attendra à mi-chemin, à l'île Sainte-Hélène.

— Désolé.

Ainsi refoulé par les forces de l'ordre, je n'ai d'autre choix que de faire un long détour pour rejoindre les glaces que j'affectionne tant ou de prendre le métro pour franchir le fleuve par en dessous. Hum, je reformule : je n'ai d'autre choix que de faire un long détour dans ce froid polaire pour courir sur le dos du Saint-Laurent dont les dents acérées m'attendent avec appétit. Le métro, c'est non. Je n'aime plus ça depuis que j'ai péniblement repris la course, discrètement, sans montre au poignet, il y a déjà deux ans.

Donc, la tête basse, je fausse compagnie à l'agent désolé pour plonger vers le Vieux-Port, longer les quais, emprunter le pont de la Concorde et pénétrer dans l'espace interdit qui forme l'extrémité de l'île Notre-Dame, cet entrepôt à ciel ouvert de

bancs, pancartes publicitaires en vrac et autres artefacts habituellement réservés au Grand Prix du Canada de Formule 1. Par chance, pas de gardien de sécurité aujourd'hui, alors je peux traverser sans inquiétude, ce qui m'économise un petit détour supplémentaire par un trou dans le grillage. Je connais tous les points de passage officiels ou officieux entre les deux rives. On ne m'arrête pas si facilement ; des années d'exploration consacrées à éviter le métro et les porteurs d'insigne, ça paye.

De cet endroit, je me laisse glisser le long de la berge jusque sur le fleuve figé, dans cette petite anse gelée, car protégée du courant, qui fait face aux manèges. Il fait horriblement froid, l'unique fonction du soleil aujourd'hui semble être de m'aveugler, et le vent est incisif.

Malheureusement pour mes tibias, la veille, le temps avait été plus doux et des poches d'eau se cachent entre deux couches de glace. Je perfore plusieurs fois la première épaisseur pour me retrouver avec de l'eau jusqu'aux genoux et la peau tailladée par les écailles du monstre habillé de lumière. J'aime croire que c'est à ce moment-là que les dorés ont aperçu mes pieds, probablement légèrement crispés en raison du choc thermique et de l'absence soudaine de surface solide.

L'eau glaciale a ceci d'intéressant qu'elle est un anesthésiant très efficace. Les lacérations de mes jambes ne sont donc qu'un divertissement visuel haut en couleur. Amusant mais pas inédit, car je pense que mon sang coule presque à chaque sortie hivernale. Par contre, cette fois, à voir ma vie glisser sur ma peau mouillée, j'ai appris que le sang gèle lentement.

Autre conséquence inévitable d'une immersion par 20 °C sous zéro, c'est que les chaussures trempées se transforment quasi instantanément en bottes de glace. C'est donc les pattes lestées que j'ai dû gravir les berges enneigées pour, enfin, atteindre cette Rive-Sud tant convoitée.

Une fois de l'autre côté, à Longueuil, je cours sur la voie de service qui longe l'autoroute et une voiture ralentit à mes côtés. La vitre se baisse et un visage apparaît. Tiens, ce visage me dit quelque chose, mais qui est-ce ?

— Salut, c'est moi qui t'ai intercepté tout à l'heure de l'autre côté du pont. Les gars t'ont vu sur les caméras et m'ont montré l'article sur toi dans le *24 heures*. Moi aussi, j'ai couru quelques marathons. C'est super ce que tu fais, continue !

Et il repart, me laissant givré, frigorifié, saignant et sans réplique… mais somme toute ravi de la tournure des événements, car, malgré le sang versé, les risques d'engelure et le soleil aveuglant, vivre une petite aventure comme celle-là à quelques mètres de la maison reste un cadeau que je me fais à chaque traversée.

Mais peu importent les extrêmes qui se dressent sur ma route, me revoici en ligne après quasiment trois années d'absence des ondes.

Une étape de plus dans un long voyage de retour qui, je l'espère, touche presque à sa fin.

Une étape infime, superficielle, car le plus difficile est devant moi.

Ma prochaine escale implique de changer de vie.

Oui, il s'agit de mon couple.

Ma femme et moi ne vivons plus dans le même univers et nous passons maintenant le plus clair de notre temps à éviter les sujets qui fâchent.

— T'AS PAS LE DROIT D'ÊTRE LÀ ! T'AS COMPRIS ?

Non, ce n'est pas un extrait de nos conversations conjugales, qui restent parfaitement cordiales et respectueuses, mais bien un avertissement des forces de l'ordre combattant l'anarchie piétonnière à l'aide d'un haut-parleur. Si le message que l'on vient de me hurler est limpide, il m'aura fallu des années pour mettre le doigt sur ce qui nous a irrémédiablement éloignés, ma femme et moi.

* * *